

L'exil de la mémoire Intervention à l'Université de Bologna le 27 mai 2000

Anthony Phelps

« J'ai découvert un miroir
qui n'avait encore jamais servi,
il s'est miré dans mes yeux
puis s'est éteint dans le blanc chagrin des mandolines »¹

Je suis un homme du Nouveau Monde, plus précisément de la Caraïbe, d'un tout petit pays de 28 mille km carrés.

Mon prénom est anglais. Mon nom de famille également. Le tout se prononce à la française.

Mon état civil ? Le poète haïtien Léon Laleau disait, avec raison : « Les poètes et les jolies femmes sont dispensés d'État civil. » Je peux vous confier toutefois que je suis né au vingtième siècle, et que je suis bilingue : français, créole.

Le linguiste haïtien Vernet, remarque, avec justesse, que les Haïtiens parlent une langue qu'ils n'ont pas apprise et écrivent une langue qu'ils ne parlent pas.²

Dans mon cas, Vernet n'a raison qu'à 50%. Je parle une langue que je n'ai pas apprise : le créole. Mais j'écris une langue, le français, que je parle. Le français est ma langue maternelle, aussi bien que le créole. Je serais donc, selon Vernet, Haïtien à 50%.

Pour terminer mon portrait j'ajouterais que j'ai reçu une formation scientifique, en chimie, et que je me considère un écrivain exilé.

Paru en italien dans Baraldi, Matteo ; Gnocchi, Maria Chiara (éds) (2001). *Scrivere = Incontrare. Migrazione, multiculturalità, scrittura*. Macerata : Quodlibet, 31-40.

1 Anthony Phelps, *Les Doubles Quatrains mauves*.

2 Ce n'est plus le cas aujourd'hui. En 1979, l'État haïtien introduit le créole dans le système scolaire à la fois comme langue d'enseignement et langue enseignée.

Écrire = Rencontrer

Grâce à ma pratique d'écrivain, j'ai découvert que la matière première de mon écriture poétique : le mot, n'est jamais innocent. Il peut paraître anodin, et sembler ne vouloir dire que ce qu'il dessine, raconte sur le papier, mais en fait, il est gros de plusieurs niveaux de significations. Lorsqu'on juxtapose deux mots et, qu'en plus, par un signe qui appartient au langage mathématique, on semble vouloir créer un lien entre eux, une sorte de dépendance : l'un étant la résultante de l'autre, lorsqu'on me propose l'équation : Écrire = Rencontrer, il semble de prime abord, que les deux mots de cette équation sont pris à un seul niveau, qu'il s'agit d'une affirmation réductrice. De quelle écriture s'agit-il ? Celle dont le but est la très forte consommation : les romans de gare, les thrillers, les romans policiers et d'aventures, les mémoires, les biographies ?

Rencontrer : quel type de rencontre ? L'autre et ou soi-même ?
En poésie l'écriture est d'abord une rencontre avec soi-même.

Écrire = Rencontrer

Toutefois ces rencontres sont purement virtuelles, je dirais, dans la majorité des cas : virtuelles invisibles. La virtualité sur l'écran cathodique est visible. Nous ne pouvons pas toucher l'image : femme, paysage, ou autre, mais nous les voyons parfaitement, nous les entendons. Dans le cas de l'écrivain, l'écriture si elle permet d'aller vers l'autre, si l'autre peut nous admirer, nous aimer ou nous détester, nous n'en savons strictement rien.

Nous écrivons pour rencontrer l'autre, mais il est rare que cette rencontre franchisse le stade du virtuel. À moins de certaines interventions. Par exemple l'intervention du Département de langues de l'Université de Bologne va me permettre d'échanger avec vous. Je vais échanger avec mes confrères présents. Donc cette rencontre, justifiée par mon écriture, ne sera pas virtuelle invisible, mais bien concrète.

Autre type d'interventions : le papier. Un article critique, une étude, une lettre d'une admiratrice, d'un admirateur. La rencontre s'établit par le biais du papier. Elle est cependant virtuelle invisible, car je ne vois pas l'auteur de la lettre, de l'étude ou de l'article.

Oui nous écrivons pour rencontrer, mais nous ne saurons jamais qui nous allons rencontrer. Nous ne saurons jamais, à moins que quelqu'un nous en fasse la confiance, nous ne saurons jamais ce que nous représentons pour nos lecteurs.

Nous ne saurons jamais l'influence qu'exerce notre écriture lorsqu'elle part à la rencontre de celles et ceux qui voudront bien la recevoir.

Combien de fois n'ai-je pas entendu, de la part d'un compatriote, cette exclamation, accompagnée d'un grand sourire : « Ah ! c'est

vous, A.P. » Mon écriture était partie à sa rencontre, l'avait trouvé, lui ; mais je n'en avais rien su. Toutefois, ce « Ah ! c'est vous A.P. » je devais moi-même le décoder.

Nous évoluons à l'intérieur d'une discipline qui réclame la solitude, l'écriture relève d'une pratique individualiste, égoïste, toutefois le résultat : roman, théâtre, ou poème est formidablement rassembleur, mobilisateur. Mais masochistes comme nous le sommes nous n'en saurons rien du tout, ou si peu.

Écriture et multiculturalisme

« ... J'écris avec des lettres latines qui viennent des phéniciens par le biais des Grecs et des étrusques. La langue que je parle est d'origine latine avec 15% d'arabe. J'ai été baptisé dans une religion qui est une hérésie de l'orthodoxie juive, celle-ci étant elle-même une hérésie du monothéisme égyptien. Je compte les minutes, les heures et les mois comme les Babyloniens. Le papier sur lequel j'écris est d'invention chinoise, de même que mes feux d'artifice et ma poudre à canon. Le numéro de mon compte en banque est en chiffres arabes vraisemblablement imités de l'Inde. La musique que je préfère est celle inventée par les fils d'esclaves africains importés en Amérique par les négriers catalans, andalous ou hollandais. La vie, en tant que telle, je la partage à égalité avec tout le reste de l'humanité. C'est quoi, en fin de compte, ma culture ? »³

Le multiculturalisme est un terme politique recouvrant des données, des arrière-pensées qui ne sauraient nous toucher, nous créateurs du Nouveau Monde. Ce mot ne remplacerait-il pas : race ?

Il ne faut pas confondre coutume et culture.

En création littéraire, le multiculturalisme est un leurre. Il me semble qu'une culture c'est d'abord et avant tout une langue.

La culture c'est une langue, mais également un paysage, c'est-à-dire un climat, ce mot climat étant tout aussi, sinon plus important que la langue. Celle-ci étant l'outil par lequel cette culture va se développer, s'installer, s'imposer et se propager. La libre pratique de cette langue, dans toutes les classes d'une société, son utilisation quotidienne par un nombre important d'individus, de citoyens, de citoyennes, son indispensable présence à tous les instants de la vie, dans le particulier et le général, dans le commerce et la littérature, dans la magistrature et les médias, la libre pratique de cette langue

3 (Note de l'Auteur) C'était une traduction libre d'une partie de la lettre de Jésus Royo Arpon, publiée dans la chronique : *Opinion del lector*, du quotidien espagnol : *El País*, section : *Cataluna* du 19 mars 2000.

est la condition sine qua non de la création d'une culture dans un lieu donné. Je vois très mal la coexistence pacifique de plusieurs langues, donc la création de plusieurs cultures, dans le Québec. Nous savons ce qui est arrivé dans ce pays où deux cultures, c'est-à-dire deux langues, se juxtaposaient, luttaient pour une domination de fait, et lé-gale, de la société québécoise. La langue parlée par la plus grande majorité, ayant bénéficié de la richesse matérielle, technique et intellectuelle, des citoyens, des citoyennes qui la pratiquaient, s'est imposée à l'autre. La culture de langue française s'est donc installée, développée et propagée au Québec.

Les anglophones de la Jamaïque, de Trinidad Tobago, les Grecs, les Vietnamiens, les Pakistanais, les Italiens, les Chinois, les Indiens de l'Inde, les Koréens, les Russes, les Croates, les Chiliens, les Argentins, qui font de plus en plus partie du tissu urbain de Montréal, n'arriveront jamais à créer des cultures vietnamienne, grecque, koréenne, chilienne, argentine, russe, croate, pakistanaise, indienne, etc. au Québec. La culture québécoise est bien trop forte, elle phagocite déjà les cultures, entre guillemets, des minorités, dont il ne restera, de moins en moins que des coutumes. Il ne faut pas confondre coutume et culture.

Migration et écriture

J'ai envie de deviner sous ces mots : *Littérature de la migration*, comme une sorte d'étonnement.

Serait-ce que vous vous étonniez que nous fassions une littérature qui ne soit pas une littérature à la mode européenne c'est-à-dire une littérature en italien par un Italien, en Italie ; en français, par un Français, en France et non par un Français, en italien et, en Italie.

Pour nous du Nouveau monde, le passage d'une langue à l'autre n'est point chose neuve. Nous vivons presque tous à côté d'une autre langue ; à côté d'une autre culture.

Que se passe-t-il dans la tête d'un créateur littéraire, lorsqu'il change de pays, de culture, de langue et, par le biais de cette nouvelle langue, comment arrive-t-il à créer ? ou comment arrive-t-il à créer dans son nouveau lieu de résidence, où sa propre langue est parlée ?

Vous aimeriez comprendre, en nous le faisant démonter devant vous, le mécanisme par lequel nous arrivons à faire de la littérature, dans le Nouveau monde...

Eh ! bien, nous faisons exactement comme vous. Nous utilisons les mêmes vieilles recettes : l'amour, la mort, la haine, les luttes etc. C'est le même mécanisme, avec cette différence que nos sources d'inspiration se dédoublent, parfois se triplent.

Nous éprouvons les mêmes doutes, passons par les mêmes étapes de recherche de notre voie à l'intérieur de la discipline littéraire. J'ai

commencé par écrire des nouvelles, des ébauches de romans, des jeux radiophoniques, pensant devenir un dramaturge. Parallèlement la poésie m'attirait et de plus en plus je m'engageais sur cette voie. Mon départ d'Haïti a mis fin à ma carrière possible de dramaturge ; je suis devenu essentiellement un poète, en dépit du fait que j'aie publié trois romans et que je garde deux autres dans mes cartons.

J'ignore si mes confrères, ici présents, ont parcouru la même trajectoire que moi. Autrement dit, sont-ils des immigrants ou sont-ils des exilés.

Pour moi la littérature de la migration c'est d'abord et avant tout celle de l'exil. Cette littérature qu'elle soit romanesque ou poétique, transpire le pays abandonné. Nous n'arrêtons pas de nous en inspirer. Pour l'immigrant, ce pays abandonné demeure la terre première, et son lieu de résidence est devenu sa seconde patrie. Pour l'exilé, ce pays abandonné, constitue l'unique patrie, est la terre unique, celle où il devra retourner.

Toutes les terres exhalent la même prenante odeur : celle du passé, proche ou très lointain. L'humus de l'Histoire, l'Histoire du lieu nôtre, l'Histoire de pays qui font partie de notre héritage commun d'êtres humains, l'humus de l'Histoire nous stimule. Une seule terre cependant nous ramène aux jours heureux, (mais, l'étaient-ils, vraiment heureux, sinon par volontaire mémoire de l'âge adulte, ou bien par l'inconscience que nous avons, à l'époque, de ce mot ?) une seule terre cependant nous ramène aux jours heureux, nous rapproche des jeux et guerres, merveilleux et barbares, de l'enfance, de la prime adolescence : la terre natale.

Dans la littérature de la migration la plupart des écrivains ne cessent de se nourrir de cette terre natale. Celle-ci cependant, s'éloigne à une vitesse qui se démultiplie de plus en plus, comme si le fait même d'utiliser ce lieu premier, ou ce lieu unique, comme objet, en tant que ferment, forçait en même temps ce lieu à se dissoudre, à s'éteindre. Notre utilisation de nos souvenirs serait comme une lente mise à mort de notre pays. *We kill but what we love*, dit le poète anglais.

L'écrivain exilé n'a pas conscience de cette mise à mort, de sa complicité dans la disparition du pays natal. Il continue à vivre dans un temps suspendu, comme s'il la foulait encore, sa terre unique. Il vit dans un état de permanente scissiparité.

Je n'ai pas choisi d'abandonner mon pays d'origine. J'ai fui une dictature féroce et obscurantiste. La séparation m'a été imposée. Toute mon écriture a donc été alimentée par mon pays et le thème du retour rythmait ma poésie.

Mes romans ont décrit un lieu, que j'avais certes bien connu, mais que j'avais figé dans son passé. Ma poésie transpirait, entre autres choses, ce désir d'un devenir merveilleux du pays mien. Bien sûr le lieu de ma nouvelle *résidence sur terre*, influençait mon vocabulaire, suscitait des images, que jamais je n'aurais pu intégrer dans ma poé-

tique si j'étais resté dans mon pays. Bien sûr le Québec, le Mexique, l'Espagne ont été des détonateurs de créations, mais pas la poudre, pas le chlorate de potasse qui donne sa force, son impact à l'œuvre.

Le jour où j'ai pu rentrer en Haïti, mettant par ainsi en péril la mémoire que j'en avais gardée, j'ai constaté le taux élevé des mensonges que je couvais, que je nourrissais en moi. De mensonges dus à l'innocence du créateur ; mensonges par soucis, par besoin d'embellissement du pays lointain, embellissements par ajouts et éliminations ; mensonges par l'intervention d'une mémoire volontaire qui, prétendant contester la dialectique, immobilisait ma dernière vision du pays, interdisait toutes modifications - autres que celles que je voulais - de ma ville natale. Cette mémoire volontaire rejetait également tout changement dans la mentalité de la plupart de mes compatriotes d'alors.

Par un besoin compréhensible de revoir mon lieu fondamental, besoin qui, je l'ai compris après coup, était stimulé par un pur masochisme, j'ai confronté cette mémoire volontaire, au présent de mon lieu natal. Ce présent n'a pas du tout répondu aux attentes de mes souvenirs.

Et j'ai compris que je m'étais moi-même piégé, que mon passé, c'est à dire ces longues années d'éloignement, avaient fait de moi un étranger dans mon propre pays.

J'ai réalisé que les matériaux que j'avais utilisés pour écrire mes romans étaient faux. Que je parlais de lieux et d'individus qui n'avaient nulle consistance, encore moins de réalité.

Et tous ces poèmes rendaient un son fêlé.

Par ailleurs, par cette confrontation j'ai fait la brutale découverte de l'existence d'une chose plus terrible encore que l'exil : celui du retour. L'exil du retour.

En dépit de nombreux séjours plus ou moins prolongés en terre natale, je ne peux pas ne pas être celui que je suis devenu : un écrivain exilé. L'exil du retour est d'ailleurs le thème d'un prochain roman.

À partir de 1986, mon écriture poétique, ou tout au moins ma source principale d'inspiration, a changé. Le mot *pays*, a commencé à perdre sa majuscule.

Aujourd'hui, je vis dans une réalité, dirais-je neutre, mais stimulante. Elle me permet de faire ce pour quoi je suis fait : de jouer, dans la sérénité, mon rôle de créateur.

Je me fabrique de nouveaux souvenirs, ancrés dans une réalité non figée, alerte, auxquels j'incorpore ce qui me reste des anciens. Le tout me devient terroir, engrais, sources d'inspiration et monte une garde vigilante autour de mes bretelles d'eau, mes bretelles de pluie et de mer mêlées, mes garde-fous de glace, de montagnes, de neige, de pierres tenant propos lointains, bretelles et garde-fous de villes et de langues différentes et je me redécouvre roulant entre index et pouce, tel un grain de *koboloye*, le cabochon nacré de mon exil. De mon nomadisme.

Nomade je fus de très vieille mémoire.

Quand je suis ici, les gens me pensent ailleurs. Quand je suis ailleurs, je rêve d'un certain ici. Je suis en exil d'Haïti, de Montréal, du Mexique, d'une certaine Espagne hispanophone. Toujours à la recherche de l'ailleurs, je vis sur, et dans, une multiplicité d'ici.

*Absent là-bas mais refusant l'ici
je ne m'insère nulle part
Ma mort ancienne et ma nouvelle naissance
cheminent de concert traçant la même empreinte
Ô ténébreuse errance traversée ça et là
d'une lettre nouvelle ou d'un son fulgurant.*

C'est sans doute cette difficile, incessante quête d'une lettre nouvelle ou d'un son fulgurant, autrement dit de la face cachée du réel, qui dynamise la diction poétique. C'est sans doute là que, peut-être, se forge la très belle douleur d'être poète.

La collaboration de longue date entre Anthony Phelps - poète, romancier, dramaturge et diseur haïtien et québécois - et le *Tolomeo* débute par la publication, en 2000, de trois courts poèmes inédits (« Colibri », « Magicien » et « Guitare »). Dès lors, d'autres contributions de l'« Aîné caraïbe », comme l'auteur a aimé se définir, ont paru dans notre revue : l'ensemble des « Textes choisis pour une lecture vénitienne » (avec traduction italienne en regard) et l'interview par Anna Zoppellari publiés dans le numéro monographique sur Haïti (*Il Tolomeo*, XIII, 2, 2010); de longs extraits de son roman resté inédit, *Chiffonniers de l'Exil ou Quand des nouvelles jouent au roman* (*Il Tolomeo*, XV, 1-2, 2012).⁴

Nous sommes heureux d'accueillir encore une fois sa voix en présentant cette intervention à l'Université de Bologne (2000), dont la version originale en langue française est restée inédite (mais dont on peut trouver la traduction italienne).

Pour des renseignements plus approfondis sur la vie et l'œuvre d'Anthony Phelps, voir la section *Bio-bibliographie* à la fin du présent volume.

Silvia Boraso

⁴ Tous les anciens numéros de *Il Tolomeo* dans sa version imprimée (1995-2013) sont disponibles librement sur : <http://lear.unive.it/jspui/handle/11707/5738>.